Zeitschrift: Librarium : Zeitschrift der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = revue de la Société Suisse des Bibliophiles

Herausgeber: Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft

Band: 41 (1998)

Heft: 2

Artikel: Trois acquisitions de la Bibliotheca Bodmeriana

Autor: Méla, Charles / Christe, Yves

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-388646

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHARLES MÉLA avec la collaboration de *YVES CHRISTE*

TROIS ACQUISITIONS DE LA BIBLIOTHECA BODMERIANA

«Ah! Perceval, Fortune est chauve par derrière et chevelue par devant»

s'écrie la messagère du Graal à l'infortuné qui avait laissé passer sa chance devant le saint mystère. L'occasion est parfois trop belle, sans qu'on ose la saisir. Le *kairos* grec cerne peut-être le mieux notre condition humaine. La «rencontre» est en effet notre lot: nous n'en sommes jamais les maîtres, mais la décision nous appartient d'y répondre ou pas, c'est notre seule marge de liberté et notre incidence propre dans le cours des choses et de la vie. Quand, au mois de mai 1997, M. Gaspard Bodmer et M. Martin Bircher, le directeur de la Bodmeriana, eurent l'heureuse idée d'accueillir une exposition des manuscrits enluminés de la collection Beck qui préludait à leur vente par Sotheby's à Londres, le 16 juin, nous eûmes, à la vue de ce qui, réuni pour une ultime fois, allait se disperser, le désir d'en retenir quelques pièces marquantes pour l'histoire de la pensée, de la littérature et du livre et nous y fûmes encouragé par Mme Daniella Luxembourg. La Bodmeriana possédait dans une de ses collections un dessin à la plume du Parc d'Arles de van Gogh; nous en aimions la force du graphisme, le noir rayonnement qui semblait condenser toutes les ressources de son art, mais peut-être méritait-il d'autres lieux pour d'autres regards qui lui redonneraient vie et actualité. Il constitua le gage qui permit au Conseil de Fondation d'obtenir les moyens nécessaires pour trois nouvelles acquisitions, un ouvrage scientifique de l'Ecole de Chartres, copié au XIIIe siècle et destiné au calcul du calendrier et à l'étude de la cosmographie, un poème d'Alexandre du début du XIVe siècle, très probablement l'exemplaire de dédicace qui fut offert par l'auteur à l'évêque de Liège, une Bible du milieu du XIIIe siècle qui marque un nouveau tournant dans l'histoire de l'édition du texte sacré, tout en se distinguant du modèle parisien qui devait s'imposer.

A notre grand regret pourtant, nous avons dû renoncer à un superbe manuscrit carolingien du IXe siècle contenant la traduction par Boèce du *De Interpretatione* d'Aristote, un ouvrage consacré à la logique et utilisé dans le cadre des écoles, probablement copié dans le *scriptorium* de l'abbaye de Fleury, ainsi qu'à un livre d'heures enluminé par le Maître de Gilbert de Mets (XVe siècle) et à des Evangiles arméniens de la fin du XVe siècle. A charge de revanche, dès que nos moyens se seront accrus. Mais la vie des collections est ainsi faite, de bonheurs et d'aléas tout ensemble. Au vrai, rien ne se totalise jamais, l'essentiel est qu'il y ait eu, l'espace d'un instant, en attendant une autre fois, comme un nouveau souffle.

LE «DRAGMATICON» DE GUILLAUME DE CONCHES

«Penser au Moyen Age», c'est concevoir le monde afin d'édifier l'homme à partir de Platon, des Pères de l'Eglise et de la science médicale et astronomique des Arabes. Penser avec Platon la Révélation chrétienne, à partir des dernières avancées de la science arabe, telle est la pratique de Guillaume de Conches, le plus profond penseur de l'Ecole de Chartres (env. 1080–1160), qui fut l'élève de Bernard de Chartres et le maître du grand Jean de Salisbury. Autant dire que son œuvre et sa figure intéressent aussi bien l'édifice du savoir au Moyen Age que la montée en puissance de la plus brillante cour royale du XIIe siècle, celle des

Plantagenêts. Son dernier grand traité, le *Dragmaticon*, c'est-à-dire l'exposé du système du monde sous la forme «dramatique» d'un dialogue alternant les questions et les réponses, est en effet dédié à Geoffroy le Bel Plantagenêt, duc de Normandie, et l'on sait qu'il fut le précepteur d'Henri II, roi d'Angleterre et mari d'Aliénor. Le manuscrit que la Bodmeriana vient d'acquérir, à la suite de la vente de la collection Beck chez Sotheby's, présente un frontispice remarquable en *Zackenstil*, sur une pleine page avec dessin à l'encre et en couleurs orange, vert et brun. On peut voir, dans la partie supérieure, Platon s'adressant à Philosophie en ces termes: «Philosophia est meditacio mortis assidua» (philosopher c'est méditer assidûment sur la mort), tandis que la figure allégorique assise en face de lui tient les deux phylactères suivants dans ses mains:

«Si quis diligit sapientiam, ad me declinet et eam inveniet» (que vienne à moi celui qui chérit la sagesse et il la trouvera)

«Ars aliquid sine me nequit aut valet ulla docere» (aucune discipline n'a, sans moi, force ni pouvoir de rien enseigner)

Ainsi, dans la «sapience», science et sagesse se conjoignent, ce qui implique pour la science la conscience de la finitude humaine. La pensée qui comprend le monde vient buter sur la mort.

Le compartiment inférieur met en présence le duc de Normandie et Maître Guillaume. Qu'on juge de la hauteur des débats auxquels s'élevaient les grands de cette époque, duc de Normandie (Geoffroy le Bel), comte de Champagne (Henri le Libéral), roi d'Angleterre (Henri II):

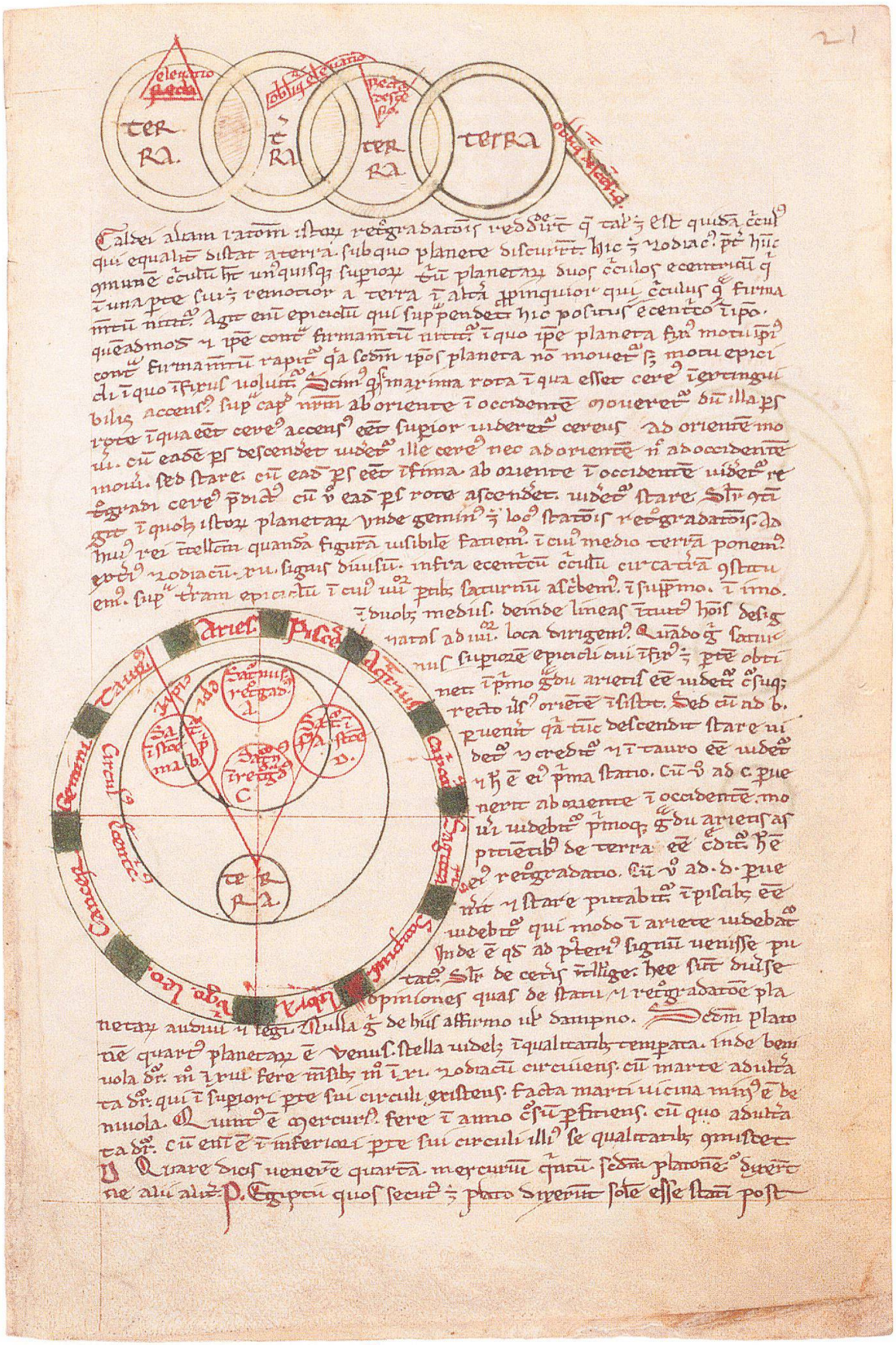
Le duc pose la question:
«In primis a te quid sit substancia quero» (en premier lieu, je te demande ce qu'est la substance)
Le clerc répond:
«Res extans per se substancia dicitur esse» (on appelle substance ce qui est par soi)

Après Montaigne, pourrait-on dire par anticipation («que philosopher c'est apprendre à mourir»), voici Descartes («une chose qui existe de telle façon qu'elle n'a besoin que de soi-même pour exister»)!

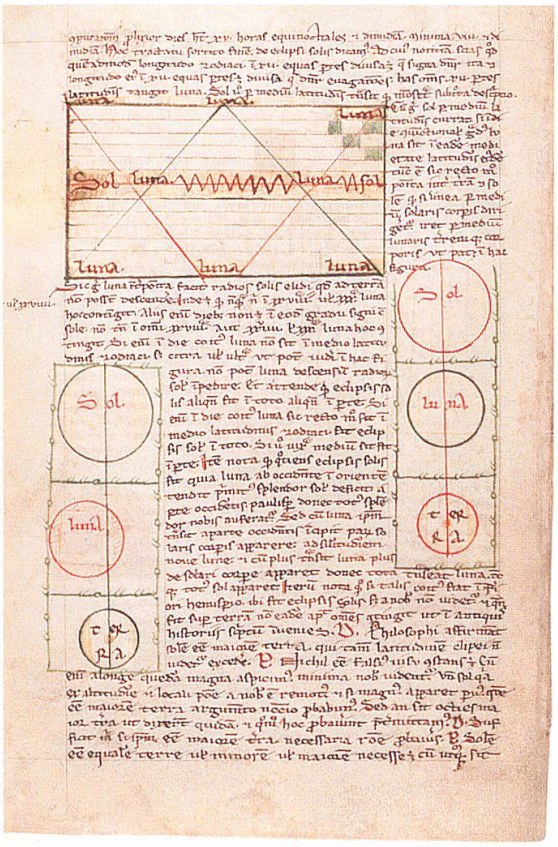
Au recto de la même page (folio 102), merveille annoncée par le titre prometteur «Hec est gaza poli, celi thesaurus...» (voici le trésor du ciel), s'ordonne majestueusement sous le chef de Philosophie, la partition des disciplines subsumées, qui se ramifient à partir d'une triade représentée par Ethique, Logique et Physique, la première comprenant les quatre vertus cardinales (Justice, Courage, Sagesse, Tempérance [Modestie]), la seconde regroupant le *Triuium* ou arts des Lettres (Grammaire, Dialectique, Rhétorique) et la troisième, le *Quadriuium* ou arts des nombres (Arithmétique, Musique, Géométrie, Astronomie), le bel équilibre de l'ensemble reposant ainsi sur le jeu des nombres 4–3–4, disposés sous le 3 de la triade, unifiée par Philosophie, le véritable trésor de ce monde. Macrobe commentant le *Songe de Scipion* de Cicéron, avait déjà désigné dans le 7 la clef de l'univers, le 3 liant toute surface et le 4 tout solide, le 3 marquant encore les divisions de l'âme et le 4 le nombre d'éléments constituant le monde matériel, ce que la tradition de l'Eglise réinterprète comme le 3 de l'âme faite à l'image de la Trinité et le 4 matériel du corps, l'union des deux donnant le nombre humain par excellence, le 7 qui marie les deux natures et organise le monde, des sept âges de la vie jusqu'aux sept planètes de la destinée, le tout symbolisé par les sept jours de la Création.

On connaît environ 70 manuscrits du *Dragmaticon*. La présente copie qui a appartenu à Sir Thomas Philipps (1792–1872) a été réalisée vraisemblablement en milieu scolastique, dans la région de Cologne, aux alentours de 1230. Elle est une des plus anciennes qui nous soient parvenues de cette œuvre majeure pour la philosophie et la science médiévale. Son format maniable (33 feuillets pour 4 cahiers, de 210 sur

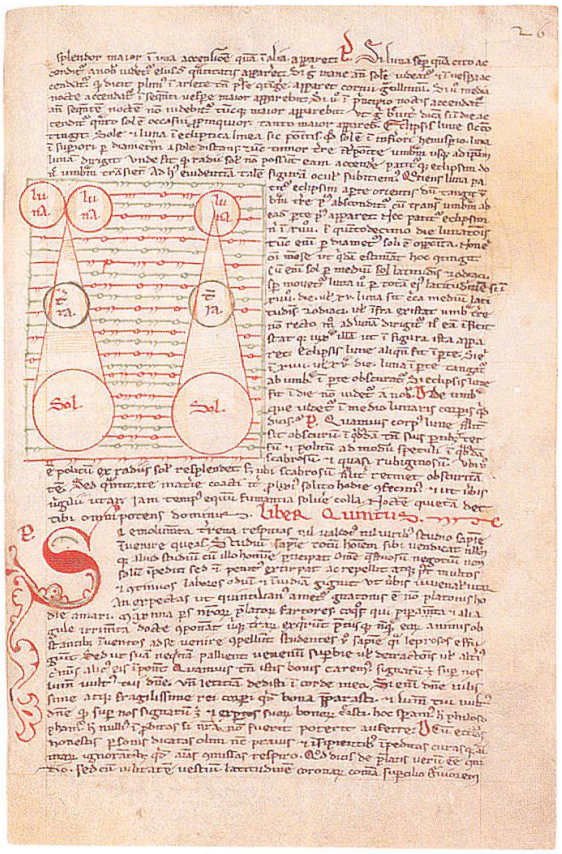
Guillaume de Conches, «Dragmaticon» – Frontispice, folio 10v, Platon et Philosophie, le Duc de Normandie et Maître Guillaume.



Guillaume de Conches, «Dragmaticon» – folio 21r, les signes du Zodiaque.



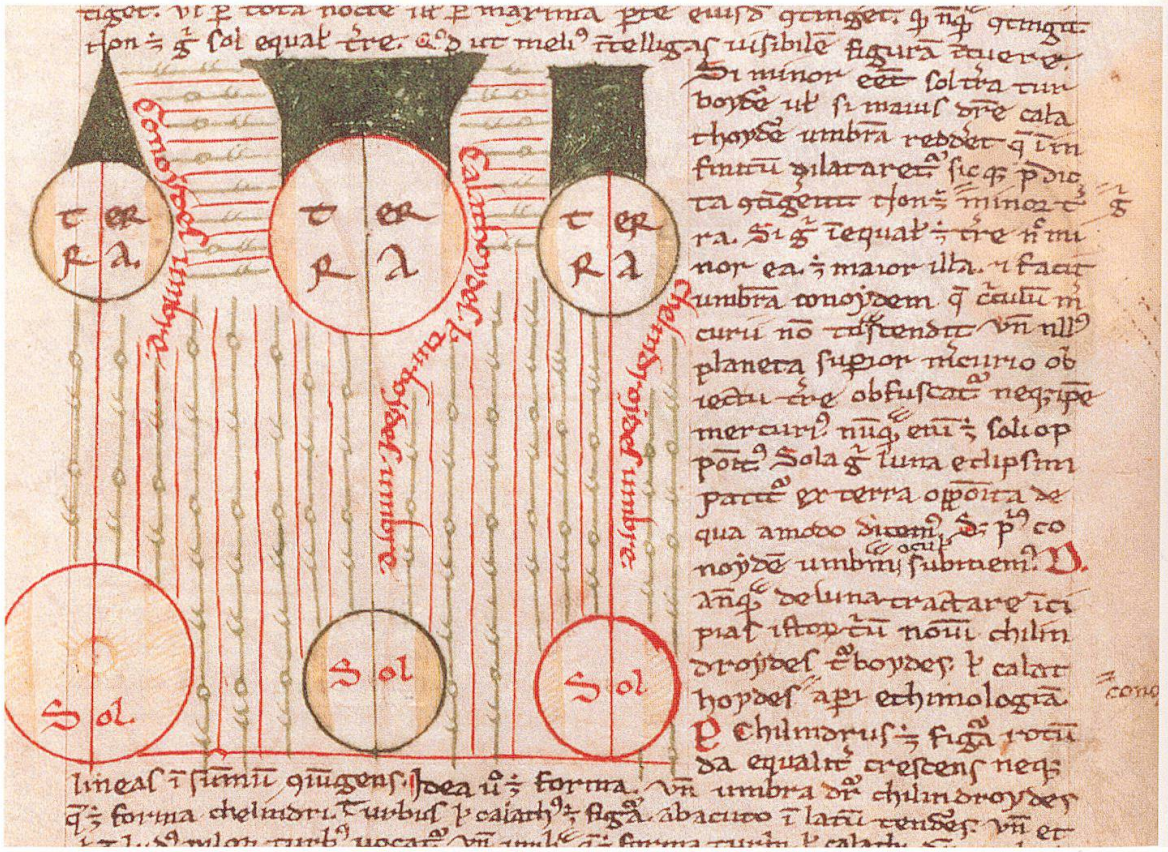
Guillaume de Conches, «Dragmaticon» – folio 24v, les mouvements du soleil, de la terre et de la lune.



Guillaume de Conches, «Dragmaticon» – folio 26r, les éclipses.

136 mm), ses schémas et ses tableaux (34 insérés dans le texte) et son écriture (gothique cursive de la première période, à la fois nette et très petite, encre de couleur brun foncé, rubriques et initiales en rouge) la destinaient sans doute à un usage universitaire. Il nous plaît de penser que les intellectuels du Moyen Age, maîtres et étudiants, ceux qu'on appelait les «clercs», l'ont tenue entre leurs mains pour l'étudier.

Le manuscrit se présente sous une reliure en vélin souple qui date probablement du XVIIe siècle avec deux paires de rubans qui manquent et au dos une pièce de titre verte, titre en dorure. Il contient un autre texte anonyme destiné à précéder celui de Guillaume de Conches. Il s'agit d'un *Comput* (calcul pour le calendrier, particulièrement en vue des fêtes mobiles), qui occupe le premier cahier, avec un folio ajouté (le huitième). Les folios 1–9 comprennent entre 39 et 42 lignes (justification 180/108 mm). Il comporte sept diagrammes et tableaux: le cercle des planètes, zodiaque et solstices, deux tables numériques en chiffres arabes aux folios 5, recto et verso (ce qui fait de ce manuscrit l'un des premiers témoins de leur emploi en Europe), trois tableaux des épactes (soit la différence entre l'année solaire et les douze mois lunaires), des jours concurrents (excédant chaque année le nombre des semaines) et des clefs des fêtes mobiles. Le huitième feuillet a été inséré, avec deux tableaux occupant presque tout le recto et le verso, pour indiquer les nombres d'or, les cycles liturgiques, les lettres dominicales, selon les années. Le neuvième feuillet recto contient un calendrier astronomique pour l'année complète. Le verso présente de brèves citations des *Moralia in Job* de Grégoire



Guillaume de Conches, «Dragmaticon» – folio 25r, les mouvements du soleil, de la terre et de la lune.

le Grand et de l'*Historia scholastica* de Pierre le Mangeur.

Suit le *Dragmaticon*, après le dixième folio, au recto duquel est représenté le tableau des branches de Philosophie et, au verso, le frontispice de Platon et de Philosophie, déjà mentionné. Il couvre les quaternions suivants: II^{8+1} (folio 10 ajouté), III^{8}, IV^{7} (manque le dernier feuillet). Les feuillets sont numérotés de 10 à 33 et contiennent entre 48 et 51 lignes (justification: 178/110 mm). Il se compose de six livres, le premier débute au folio 11r (le diagramme circulaire du vivant au folio 12r aboutit à l'«animal rationale mortale visibile patibile», c'est-à-dire l'être humain); le deuxième au folio 13v (avec un cercle des quatre éléments et de leurs qualités, folio 15v); le troisième au folio 16v (avec un cercle des sphères concentriques de l'air, de l'eau, de la lune, du soleil, des planètes et des fixes autour de la terre, folio 18v, un diagramme des planètes, de leurs maisons et du zodiaque et une carte des zones climatiques de la terre, folio 19v); le quatrième au folio 20r (on dénombre cinq schémas pour les folios 21r, 21v, 22r, trois pour chacun des folios 24v et 25r, deux au folio 25v, deux au folio 26r, l'ensemble concernant les mouvements des diverses planètes, les luminaires et les éclipses, et les signes du zodiaque; le diagramme du folio 23v représente quant à lui les quatre éléments en correspondance avec les saisons et les âges de la vie). Le cinquième livre commence au folio 26r et fait l'objet de deux figures sur les vents (folios 27r et 31r), d'une carte simplifiée du monde au folio 30v (Méditerranée, Océan Indien, Atlas) et le sixième livre au folio 31v, suivi de deux représentations, aux folios 32r et 32v, de la course du soleil d'est en ouest, en cours de journée, et de deux

Guillaume de Conches, «Dragmaticon» – folio 25v, les signes du Zodiaque.

autres, aux folios 32v et 33v sur les zones climatiques. La copie s'arrête au folio 33v. Le seul décompte de ces 27 figures suffit à illustrer la visée du traité.

Ainsi l'œuvre témoigne-t-elle de la volonté d'embrasser, dans un même savoir, la totalité du monde, dans la ligne du *Timée* de Platon et du *Commentaire* de Macrobe: *anima mundi* et théorie des corps, physique des éléments, cosmographie, climats, autrement dit: l'âme, la nature, le ciel et la terre. Son originalité est grande dans le domaine de la physique, quand l'auteur distingue sous les éléments visibles (qualifiés d'*elementata*) quatre variétés de particules (proprement *elementa*): chaud-sec pour le feu, chaud-humide pour l'air, froid-humide pour l'eau, froid-sec pour la terre, à propos desquels se pose le problème de leur caractère divisible (à l'infini ou non), perceptible (échappant à nos sens) et corporel. Bien plus, les combinaisons de ces quatre variétés produisent les quatre forces fondamentales de la nature *(vires naturae)*: la rétention (froid-sec), l'attraction (chaud-sec), la digestion (chaud-humide) et l'expulsion (froid-humide), lesquelles à leur tour interviennent non seulement dans les domaines de la physiologie de la croissance, mais dans le processus de la pensée, dans la cosmologie et dans la météorologie, car le traité a une visée tout autant médicale qu'astronomique et la nouveauté est de considérer que le monde doit sa stabilité aux changements équilibrés de ses parties, selon une visée toute dynamique du monde.

Il n'existe pourtant pas à ce jour d'édition véritable du texte complet. La seule qui en fut faite est due au médecin italien Guglielmo Gratarolo et elle remonte à l'année 1567 où elle parut à Strasbourg sous le titre «Dialogus de substantiis physicis»

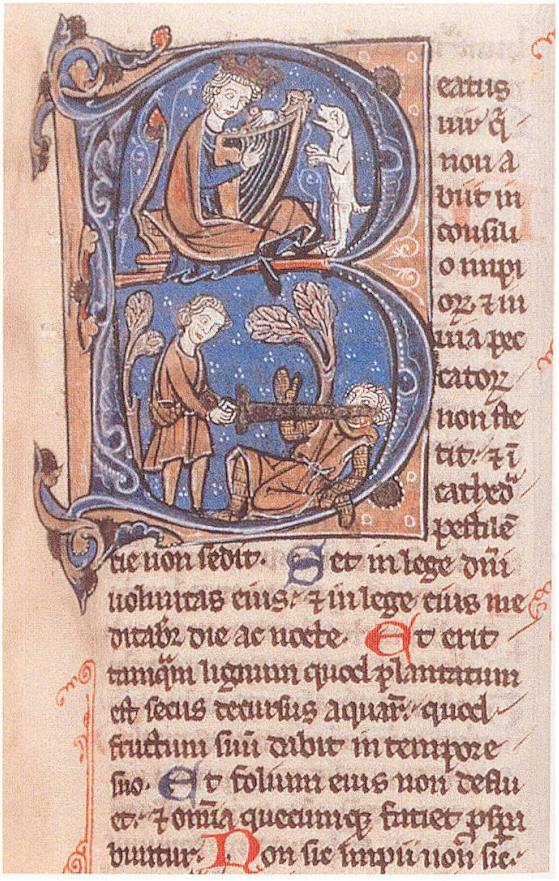
(dialogue sur les substances naturelles) «ante annos ducentos confectus a Vuilhelmo aneponymo philosopho.»

Puisse cette nouvelle acquisition de la Bodmeriana favoriser le travail qui rendra à l'histoire des sciences et de la philosophie médiévale une œuvre capitale pour la compréhension de ce que C. S. Lewis appelait comme par défi dans son beau livre, «The Discarded Image», l'image qui n'a plus cours.

LA BIBLE ROTHSCHILD

La Bible, sous sa forme actuelle, est une création parisienne de la première moitié du XIIIe siècle. C'est en effet entre 1200 et 1230 que d'une Bible en plusieurs volumes, en livres séparés (ou *bibliotheca*) ou en un seul volume de très grand format (ou pandecte), on est passé à un texte, à une présentation interne et à un aspect extérieur proches de ce que chacun attend aujourd'hui d'une Bible, c'est-à-dire un volume unique de dimension modeste, portatif, contenant la totalité du texte écrit sur deux colonnes, en petits caractères, sur «papier bible» – l'équivalent moderne du parchemin translucide du XIIIe siècle – texte par ailleurs divisé en chapitres restant toujours les mêmes, quelle que soit l'édition.

La première Bible parisienne présentant *toutes* les caractéristiques de ce type d'édition est un manuscrit de la Bibliothèque municipale de Dôle, ms. 15, daté de 1234, œuvre du scribe Thomas, *clericus* de Pontisara. Le texte complet de la Bible, sur 484 folios, aux dimensions de 158×105 mm, est écrit sur deux colonnes de 49 lignes. On y trouve, du début à la fin du texte, la nouvelle division en chapitres: à peu de choses près, c'est toujours le nôtre. L'interprétation des noms hébreux «Aaz apprehendens» est reliée à la fin du texte, après l'Apocalypse. La Bible de Dôle présente aussi en 1234 tous les éléments constitutifs de la nouvelle édition parisienne: ordre des livres, prologues, chapitres modernes, interprétation des noms hébreux, texte vulgate émondé, éléments qui précédemment, entre 1200 et 1230, n'étaient pas toujours réunis.



La Bible Rothschild – folio 279r, premier Psaume avec initiale historiée représentant, dans le registre supérieur, David jouant de la harpe devant un chien qui danse et, dans le registre inférieur, David coupant la tête de Goliath.

La Bible Rothschild n'est certainement pas sortie d'un atelier de Paris. Elle a été exécutée, selon Christopher de Hamel, dans le centre ou l'est de la France, vers le milieu ou dans la seconde partie du XIIIe siècle. Elle comprend 597 feuillets – 100 de plus que la Bible de Dôle – de 182×123 mm, format légèrement plus grand qu'une habituelle Bible portative. Le texte est écrit sur deux colonnes de 43 à 51 lignes, sauf l'appendice «Aaz apprehendens» qui est sur trois colonnes. La Bible Rothschild est surtout agrémentée de quelque 66 initiales ornées et de 82 initiales historiées. C'est

donc un manuscrit d'un certain luxe, un peu plus grand et sensiblement plus épais que l'exemplaire de Dôle, un manuscrit qui «jacasse l'or et l'azur».

Le volume récemment acquis par la Fondation Bodmer présente une série de particularités qui méritent d'être relevées. Le texte biblique, en de très nombreux endroits, a été corrigé avec soin et attention. La collation et l'étude de ces corrections, révélatrices aussi de l'utilisation de ce texte au XIIIe et XIVe siècle, seraient souhaitables. L'appendice «Aaz apprehendens» est placé en tête, et non pas à la fin du texte. Autre particularité: le texte des psaumes est subdivisé en plus petites sections par une série d'initiales historiées au début du Ps. I (279r), XXVI (284r), XXXVIII (287v), LII (291r), LXVIII (294r), LXXX (298v), XCVII (302r) et CIX (306r). Les psaumes I, XXVI, XXXVIII, LII, LXVIII, LXXX et XCVII sont les premiers de l'office de matines, du dimanche au samedi, dans l'office romain; le Ps. CIX, le fameux psaume trinitaire, *Dominus dixit Domino* étant le premier psaume de vêpres, le dimanche. Comme la répartition des Psaumes dans l'office monastique est différente, on peut être assuré que cette Bible n'a pas été faite pour une communauté monastique, mais pour un laïc ou un ecclésiastique séculier. La Bible Rothschild a pourtant été offerte en 1338 au monastère bénédictin de Notre-Dame de Ternes, dans le diocèse de Limoges, par son fondateur, Roger le Fort, fils du seigneur de Ternes, chanoine à Bourges en 1317, évêque d'Orléans en 1321, de Limoges en 1328, et enfin archevêque de Bourges en 1343. On ne sait pas où le bien-heureux Roger se l'était procurée. Au milieu du XIIIe siècle, l'église métropolitaine de Bourges manquait cruellement de livres saints. Est-ce à cette occasion que fut commandée la Bible Rothschild?

La Bible Rothschild – folio 37r, début de la Genèse avec initiale historiée comprenant huit médaillons représentant les sept jours de la Création et la Crucifixion.

La Bible Rothschild – Première page, folio 33r, prologue biblique avec initiale historiée montrant Saint-Jérôme écrivant et armes des de Poisieu (Anthoine ou Gui, archevêques de Vienne).

Parmi d'autres particularités, on ajoutera celles-ci: au folio 592, le chapitre 8 de l'Apocalypse commence en 8:2, et non pas en 8:1. On est donc resté fidèle à la logique exégétique ancienne. L'ouverture du septième sceau, en 8:1, n'introduit donc pas la vision des anges aux trompettes d'Apoc. 8:2–5. Elle clôt, comme autrefois, le septénaire des sceaux, compris en Apoc. 4:1 et 8:1. Par ailleurs, le chapitre 12 débute en Apoc. 11:19, et non pas en Apoc. 12:1. Cela aussi est un trait archaïque, une manifestation de résistance aux «erreurs» modernes et parisiennes aurait peut-être dit Roger Bacon. Autre remarque, à propos cette fois du texte de l'Apocalypse. En Apoc. 11, on est passé – c'est un trait «moderne» – à l'acclamation à trois termes: *qui est et qui erat et qui venturus est.* En Apoc. 22:14, «ceux qui lavent leur robe», le font dans le «sang de l'Agneau». On ajoutera enfin une bévue significative autour de la figure de Jean en train d'écrire son texte dans l'initiale A du début du texte. Autour de lui, de l'arche du A, on trouve non pas sept édifices, les sept Eglises de l'Asie, mais douze «tours», en figure des douze Eglises apostoliques. Quant à l'initiale de l'Evangile de Jean, folio 524v, avec Jean debout à la «porte» d'une tour, elle rappelle les images du visionnaire de l'Apocalypse, voyant les cieux ouverts à travers une porte.

Le volume Rothschild représente donc un moment important dans l'histoire de la Bible latine au Moyen Age. L'étude ultérieure de son illustration, associée à celle de son texte, permettra sans doute de mieux cerner le lieu ou la région de son exécution. La Bible acquise par la Fondation Bodmer a longtemps fait partie de la fameuse collection réunie par le baron Edmond de Rothschild (1845–1934) et malheureusement dispersée depuis. Les préférences d'E. de Rothschild allaient pourtant à des manuscrits enluminés de haut luxe de la fin du Moyen Age, manuscrits princiers comme les «Heures de Jeanne d'Evreux», de Jean Pucelle, ou les «Belles Heures» du duc de Berry, aujourd'hui conservées aux Cloisters. Un manuscrit du milieu du XIIIe siècle fait ainsi figure d'exception dans cette collection prestigieuse, et ceci en souligne la valeur.

Bibliographie: Lora Light, «Versions et révisions du texte biblique» in *Le Moyen Age et la Bible* (Pierre Riché, Guy Lobrichon, éd.), Paris 1984, pp. 31–93. Christopher de Hamel, *The Beck Collection of Illuminated Manuscripts, Auction: Monday 16 June 1997*, Londres, Sotheby, 1997.

Yves Christe

«LES VŒUX DU PAON» DE JACQUES DE LONGUYON

Le roman est le nom qui fut donné au Moyen Age à un nouveau type de récit (en octosyllabes à rimes plates) où l'on adapta et récrivit, pour les besoins d'une civilisation nouvelle qui émergeait et qui se cherchait, le legs épique de l'Antiquité: la *Thébaïde* de Stace servit au *Roman de Thèbes* (env. 1150), l'*Enéide* de Virgile au *Roman d'Enéas* (env. 1160), de tardifs résumés en prose latine des poèmes homériques furent amplifiés dans le monumental *Roman de Troie* (env. 1165), les dérivés latins d'un récit grec d'Alexandrie composé au IIe siècle de notre ère et attribué au «pseudo-Callisthène», suscitèrent enfin tout au long du XIIe siècle la constitution d'un cycle romanesque autour de l'histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand, qu'Alexandre de Paris rassembla en quatre «branches» (env. 1180), écrites en vers de douze syllabes (appelés plus tard pour cette raison même «alexandrins»).

Le conquérant qui unifiait le monde d'ouest en est, en triomphant du roi des Perses puis de celui des Indes, explorait le fond des mers aussi bien que les hauteurs des cieux, s'aventurait dans des régions de nulle part: paradis perdu, val des ténèbres, pays des merveilles aux arbres prophétiques de la lune et du soleil, aux filles-fleurs et à la fontaine de Jouvence et, en un mot, étonnait l'univers dont il maîtrisait les empires, les secrets et les monstres.

Embarqué dans une nacelle que tiraient des griffons, il était parvenu au ciel, semblable à Scipion transporté en songe au firmament pour y découvrir le monde.

Je veux monter au ciel voir le firmament,
je veux voir des montagnes, tout en haut, la cime,
le ciel et les planètes et tout l'étoilement,
et les quinze signes que suit la course du soleil
et la façon dont les quatre vents traversent le monde,
je veux des yeux dominer l'univers, dans toute son étendue,
et savoir comment les nuées apportent l'eau...
De moi, de mes hauts faits et de ma bravoure
je veux qu'à tout jamais les hommes s'émerveillent.

Mais celui qui totalisait le monde mourait en pleine jeunesse, comptant le même nombre d'années que le Fils de Dieu qu'il semblait anticiper, tout comme l'unification des parties du monde évoquait la figure de l'Empereur juste qui apparaîtrait à la fin des Temps. Au même titre que Charlemagne et qu'Arthur, Alexandre cristallisait les désirs et les angoisses d'un monde en quête de lui-même et la fulgurance de sa destinée comme son origine décidément fabuleuse (un pharaon-magicien, Nectanébo, aurait été son père sous les traits trompeurs du dieu Ammon lui-même, bélier et serpent tout ensemble) laissaient espérer dans le désastre de sa mort et le dépècement du monde, la merveille d'une régénération. L'attente eschatologique imprégnait en sourdine l'œuvre entière, comme le suggère dans la citation donnée ci-dessus la confusion délibérée entre les douze signes du zodiaque (comme les douze pairs d'Alexandre, leur roi-soleil) et les quinze signes annonciateurs du Jugement dernier.

La légende qui venait de renaître au XIIe siècle ne devait plus quitter le monde imaginaire du Moyen Age. Un magnifique manuscrit de la fin du Moyen Age que possède la Bodmeriana présente ainsi la traduction en neuf livres de l'*Historia Alexandri* de Quinte-Curce (vers 40 après J.-C.), l'un des historiens romains les plus lus au Moyen Age, complétée par *La vie d'Alexandre* de Plutarque, sous le titre de *Faits et gestes du Grand Alexandre*. La cour de Bourgogne, où était réalisée en 1468 cette première traduction française de l'historien latin, s'exaltait ainsi au souvenir des grandes «chevaleries» d'Alexandre.

Les *Vœux du Paon*, composés vers 1310 par un lorrain, Jacques de Longuyon, à la demande de Thibaut de Bar, leur dédicataire, lequel fut évêque de Liège de 1303 à 1312, appartiennent à la tradition du roman d'Alexandre, qu'ils prolongent en adoptant la même technique de laisses d'alexandrins monorimes et en s'insérant dans le cycle lui-même, qu'ils aient été copiés à la suite ou interpolés dans la troisième branche.

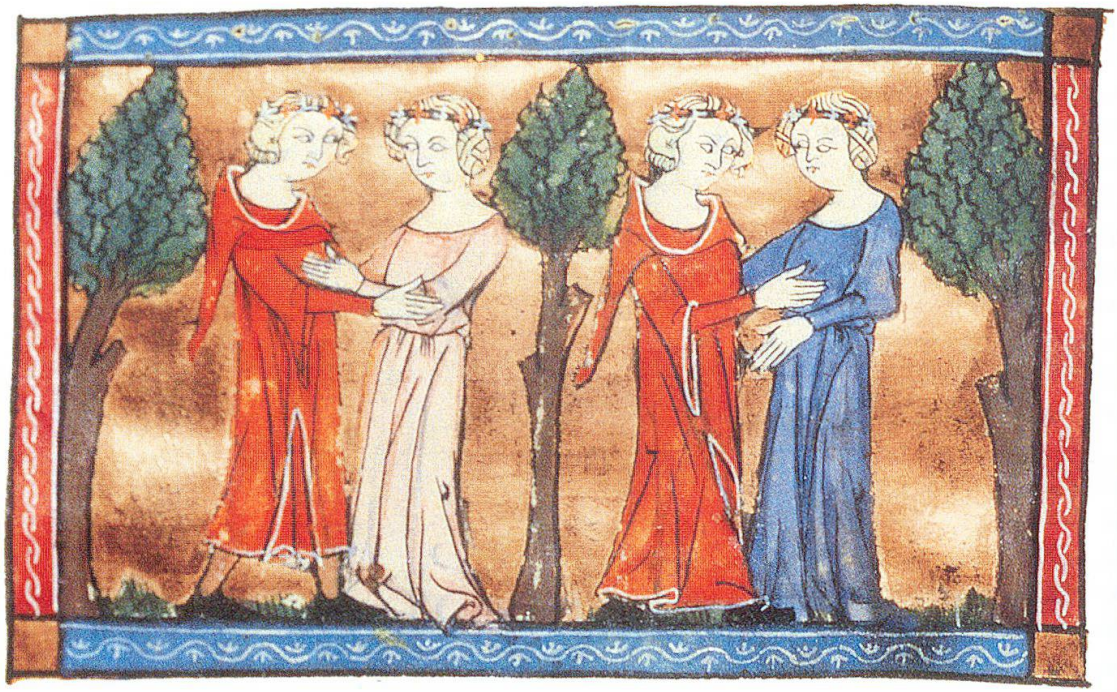
Ils commencent ainsi:

Aprés che qu'Alixandres ot de Defur conquis
Et a forche d'espee ochis le duc Melchis,
Flouridas emmena, si maria Dauris.
Chevaucha li boins rois liés et gais et jolis.
A Chatre va veoir la roïne au cler vis
Candace qui l'avoit d'amours lachié et pris.
En son chemin trouva freme de marbre bis
Une noble chité a un riche marchis.
D'Aurere avoit a non si com dit li escrips.

et ils s'achèvent par cette annonce:

Après chelle grant joie que on y demena,
Fist li roys esmouvoir le grant ost qu'il guia.
La chité d'Ephezon et les dames laissa.
Sa gent le petit pas et par ordre s'en va
Vers la grant Babiloine, la on l'empoisonna.
Las! dolent! quel damage et quel doleur chi a
Quant ainsi gentil princhе si tost vie laissa.
Car puis que li vrais diex le siecle commencha

Jacques de Longuyon, «Les vœux du Paon» – folio 68r, Porrus vise le paon de son arc sous les yeux d'une dame.



Jacques de Longuyon, «Les vœux du Paon» – folio 28r, deux jeunes gens, dans un verger, tiennent dans leurs bras leurs amies, portant tous une couronne de fleurs (Betis, Ydonus, Fesonas et Edeas).

Tel princhе ne nasqui ne jamais ne naistra.
Explicit les veus du paon.

Ainsi, faisant suite à la prise de Defur, le poème prend-il symboliquement place entre l'évocation de la reine Candace (épisode des amours du roi-chevalier) et l'affrontement épique final avec les armées de l'émir de Babylone (la ville antithétique de Jérusalem).

Dans l'intervalle, Alexandre prête main forte au vieux Cassamus dont la nièce, Fesonas, a été capturée par le roi d'Ind, Clarus, lequel assiège la cité d'Epheson. Batailles et joutes entre les deux armées occupent la bonne part du récit. Vers le milieu, à partir du folio 68v, on trouve Porrus, le fils de Clarus, prisonnier au château d'Epheson. Comme il se promène «melancoliant», dans la cour, au milieu du pré situé en contrebas, il aperçoit un paon qui s'est posé sur le bord de la chambre en faisant la roue. Se saisissant d'un arc, il le tue d'une flèche.

L'oiseau est préparé dans les cuisines, pour être présenté, au cours du banquet, à chaque convive. C'est l'occasion d'évoquer la tradition des vœux prononcés sur un noble oiseau:

Seigneur, dit Cassamus, puis que chacuns l'otrie
Je lo que nous tenons la journee envoisie
Et vous, sire Porrus, par amours je vos prie
Que ostez de vostre ceur toute melancolie.

Tandis que le jeune homme dit en réponse une belle «courtoisie», Cassamus demande à une jeune fille de haut lignage, élégante et belle, qui était au service de son neveu Gadifer et de Fesonas, d'apporter le paon et il prononce ces paroles:

Ce est la viande au preus qui sont digne d'amie.
Si doit on bien voer et paier aastie
Et d'armes et d'amours et de chevalerie.
Et je commencherai premiers la voerie.

Le vieillard promet ainsi, s'il venait en bataille à prendre le dessus sur le roi Clarus,

Jacques de Longuyon, «Les vœux du Paon» – folio 34v, le roi Clarus devant son pavillon s'adressant à un groupe de cinq personnes, avec deux chevaux derrière.

de lui porter secours et le remettre en selle, pour l'amour de Porrus son fils.

Courtoisie, générosité, noblesse, sentiments d'amour dissipent la «mélancolie» qui, un siècle plus tard, à l'époque de Charles d'Orléans allait gagner le cœur d'un prince prisonnier, tout en lui révélant un fond de tristesse qui ne se dément pas au plus intime de l'être humain.

Le récit s'achève avec la bataille d'Epheson qui voit la réconciliation des parties adverses, pendant que les chevaliers et les dames engagent dans la joie leur foi réciproque.

Il existe, du poème, 35 manuscrits environ. L'intérêt du nôtre, à en juger par son style d'enluminures et la date probable de son écriture, est de se situer dans les premières années du XIVe siècle, si proche ainsi de la composition elle-même qu'il pourrait bien être le manuscrit que reçut l'évêque de Liège, son dédicataire. Le dialecte du manuscrit regarde en effet du côté de la France du nord-est et les miniatures suggèrent une origine lorraine, analogues à celles des manuscrits réalisés à Metz et à Verdun, sous le patronage des grandes familles de Bar et d'Aspremont (notamment les bordures en couleurs avec une ligne ondulante blanche, les coins en or plein, le style des têtes des personnages, l'épaisseur du trait). C'est dire l'importance d'une telle acquisition dans l'esprit de la collection Bodmer.

On dénombre en tout treize miniatures rectangulaires, qui toutes, sauf deux, occupent la première partie du livre: la onzième, en effet, la peinture du paon que Porrus vise de son arc, apparaît au folio 68v, dans un ensemble qui comporte 147 feuillets (le texte s'arrête au folio 146r, le dernier feuillet était laissé en blanc à l'origine, plus une page de garde contemporaine du manuscrit). Les cahiers de 223 mm sur 140 mm se répartissent comme suit: I–IV^{8}, V^{7} (le premier feuillet est une page simple), VI–XIV^{8}, XV^{6}, XVI–XVIII^{8}, XIX^{6}. On relève deux mains différentes (cahiers 1–5 et 16–19 pour le premier copiste, 6–15 pour le second). La justification varie de 161 mm (cahier 1) à 174 mm

(16–19) sur 85 mm. L'ensemble est écrit sur une colonne de 28 vers (31 aux folios 38v–39v du cahier v, 29 pour le cahier vi, folios 40r–47v). Les premières lettres de chaque vers sont légèrement détachées dans une colonne séparée (sauf au folio 54r par erreur). Les initiales (sur deux vers) alternent tout au long en bleu et en rouge, plus dix grandes initiales combinant les deux couleurs. Les réclames sont contenues dans des cartouches (après i, ii, iii, iv) et se suivent régulièrement dans les cahiers suivants (sauf à la fin de xii, xvii et xviii). L'ordre des feuillets des quaternions xi et xii a été bouleversé: il faut lire à la suite 1–80, 88–90, 93–95, 87, 81–83, 91–92, 84–86 et 96–147.

Les tranches (tête et gouttière) sont noircies, signe d'un fréquent usage. La reliure en velours vert sur les plats date probablement de la fin du XVIIIe siècle (avec gardes collées de papier marbré, gardes volantes de papier, plus une de vélin et signet en soie bleue).

Indiquons pour conclure l'emplacement des miniatures qui scandent l'histoire:

Folio 1r: la rencontre d'Alexandre suivi d'un groupe de six personnes avec Cassamus de Larris (53×84 mm)

Folio 28r: deux jeunes gens, dans un verger, tiennent dans leurs bras leurs amies, portant tous une couronne de fleurs (il s'agit de Betis, Ydonus, Fesonas et Edeas) (50×81 mm)

Folio 32v: cinq personnages assis et devisant dans la chambre de Vénus (Betis, le Baudrain, Ydonus, Edeas et Fesonas) (44×79 mm)

Folio 34v: le roi Clarus devant son pavillon s'adressant à un groupe de cinq personnes, avec deux chevaux derrière (54×87 mm)

Folio 38r: un espion dans une barque traversant une rivière poissonneuse, en direction de Cassamus au bord, près d'un arbre (37×78 mm)

Folio 40r: Alexandre avec deux suivants, devant sa tente, accueillant le vieux Cassamus (39×75 mm)

Folio 42v: Alexandre avec un homme de sa suite recevant, assis, l'hommage de Gadifer accompagné de tout un groupe d'hommes agenouillés qui tiennent leurs épées à l'envers, dressées comme des croix (52×75 mm)

Folio 43v: Gadifer assis, recevant l'hommage d'Emenidus tenant son épée comme une croix, et de trois compagnons agenouillés (43×75 mm)

Folio 49r: le Baudrain et Fesonas jouant aux échecs, regardés par Edeas et Cassamus (42×81 mm)

Folio 54v: Floridas gisant blessé par Porrus à cheval, qui s'éloigne, lance dressée, tout en armes (sur son écu un sanglier noir) (39×90 mm)

Folio 68v: Porrus bandant son arc en direction du paon perché au-dessus de la grille d'entrée d'une tour, tandis qu'une dame de l'autre côté le regarde (75×73 mm)

Folio 122r: deux paires de chevaliers à cheval s'affrontant, à la bataille d'Epheson, un soldat à pied derrière un arbre, l'épée à la main (43×81 mm)

Folio 144v: Alexandre enlevant son haubert remis à un de ses hommes, les trois autres portant son écu, son heaume et son épée.

Ainsi se présente ce manuscrit d'un exceptionnel intérêt, si l'évêque de Liège lui-même l'a tenu dans ses mains ou s'il a circulé dans un milieu proche. Les miniatures présentent un choix heureux de scènes illustrant la vie chevaleresque dans nos anciens romans.

Bibliographie générale: *The Beck Collection of Illuminated Manuscripts, Auction: Monday 16 June 1997*, London, Sotheby's, 1997.

Le texte ci-dessus a paru en tant que publication particulière de l'«Association des Amis de la Fondation Martin Bodmer» sous le titre «Trois acquisitions récentes de la Bibliotheca Bodmeriana», Genève 1998.